

HERCULE VALJEAN

L'esprit du mal



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-084

L'esprit du mal

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 805 : version 1.0

L'esprit du mal

Collection *Domino Noir*
gracieuseté de Jean Layette
<http://www.editions-police-journal.com/>

I

Alain de Guise, que la population de Montréal connaissait mieux sous le surnom de Domino noir, attendait la visite d'un de ses amis de collège Jacques Vallon.

Ce dernier lui avait téléphoné quelques minutes plus tôt, et voici la conversation qui s'était engagée entre les deux hommes.

- Monsieur Alain de Guise, s'il vous plaît.
- C'est moi, avait répondu le Domino.
- Jacques Vallon.
- Tiens, ce bon vieux Jacques, comment vas-tu ?
- Je voudrais absolument te voir, avait dit le jeune Vallon.
- Ah, pourquoi donc ?
- C'est à propos de ma fiancée, il faut que tu

lui viennes en aide.

— Eh bien, viens, mon vieux, je suis toujours au service de la population.

La conversation avait duré encore quelques minutes, puis les deux hommes avaient pris rendez-vous.

Tout à coup, le Domino entendit monter l'escalier, puis on frappa à la porte de son appartement.

— Bonjour Jacques, dit-il en ouvrant. Entrez.

Le jeune Vallon fit passer sa fiancée et la suivit dans le boudoir du Domino.

— Alain, je te présente ma fiancée Denise Verdi. Denise, voici le Domino noir.

Elle était beaucoup plus jeune que le Domino ne l'avait supposé.

Ce n'était pas une beauté : sa bouche était un peu trop grande, ses yeux bruns trop enfoncés, mais elle avait un charme réel, assez personnel.

— C'est à propos de mon oncle, commença-t-elle... il est disparu.

Jacques l'interrompit :

— Tout d'abord, laisse-moi te dire que ma fiancée est dame de compagnie chez sa grand-tante.

— Combien y a-t-il de personnes dans cette maison, demanda le Domino ?

— Tout d'abord, il y a ma grand-tante Ernestine, puis ses quatre enfants, mes tantes Rosalie et Caroline et mes oncles Joseph et Paul.

— Ces enfants demeurent tous avec leur mère ?

— Oui, ma grand-tante a beaucoup d'argent, mais mes deux oncles ont été ruinés, il y a quelques années, à la bourse. Depuis ce temps-là ils demeurent avec leur mère. Tant qu'à mes deux tantes, elles ont toujours demeuré avec leur mère.

— Lequel de vos oncles est disparu ?

— Mon oncle Paul. Dimanche, il y a dix jours, après la messe, mes parentes et moi sommes revenues en voiture après la messe. Mes oncles reviennent toujours à pied. À midi et trente mon oncle Joseph arriva. Il parut surpris de ne pas voir Paul. Il le croyait de retour. Nous attendîmes

encore quelques minutes, mais mon oncle Paul n'arrivait toujours pas. Nous ne l'avons pas revu.

— Moi, dit Jacques, je crois que Denise s'inquiète pour rien. Son oncle est peut-être allé chez un de ses amis ou de ses parents et ils le reverront dans quelques jours.

— Je serais bien surprise, reprit la jeune fille, car mon oncle n'a apporté aucun bagage.

Le Domino noir réfléchissait profondément.

— Quelle sorte d'homme était votre oncle ? demanda-t-il.

— Un drôle de caractère. Il passait son temps à se chamailler avec tous et chacun, mais surtout avec son frère, mon oncle Joseph. Il entrait dans une colère terrible.

— S'était-il querellé dernièrement ?

— Oui.

— Avec qui ?

— Avec ma grand-tante. C'est à la suite de cette querelle que ma tante l'a déshérité. Il était très en colère et il a promis qu'il se vengerait de

nous tous.

Le Domino se leva :

– Vos parents sont au courant de cette démarche ?

– Je l'ai dit à ma grand-tante.

– Alors, je passerai vous rendre visite, et je ferai enquête.

Le Domino prit une feuille de papier et un crayon.

– Si vous voulez bien inscrire votre adresse.

La jeune fille obéit et remit la feuille au Domino.

L'entretien était terminé.

– Je ne sais comment vous remercier, monsieur.

– C'est moi qui suis heureux de vous rendre ce service, mademoiselle.

Ils échangèrent quelques saluts, puis le jeune couple repartit.

Alain de Guise sortit acheter le journal du soir,

s'installa confortablement et se mit à lire les dernières nouvelles.

Tout à coup, son attention fut attirée par un en-tête en grosses lettres :

UN HOMME TROUVÉ MORT DANS UNE RIVIÈRE, LA TÊTE TRANSPERCÉE D'UNE BALLE.

Le corps d'un homme, pieds et poings liés a été retiré ce matin, de la rivière Soleil. Il s'agit de monsieur Paul Duroc. Monsieur Duroc était absent de son domicile depuis dix jours.

Le Domino ferma son journal, il était pensif.
— Tiens, tiens, l'affaire se complique.

II

Le lendemain, le Domino Noir se rendait à la maison des Duroc.

Denise Verdi emmena le Domino auprès de sa grand-tante.

Madame Duroc était une petite personne qui avait quatre-vingt-quatre ans.

— Vous êtes le Domino Noir ?

Elle avait une voix douce, d'un registre assez élevé, délicatement modulée et très lente.

— C'est bien moi, madame, répondit Alain de Guise.

— Je suis Ernestine Duroc. Si vous voulez me suivre au salon, nous allons causer.

Elle offrit un fauteuil au Domino :

— Essayez-vous.

— Merci.

Elle mit ses lunettes et regarda le jeune homme attentivement :

– Vous m'avez l'air très intelligent. Ma petite nièce vous a mis au courant de la situation ?

– Oui madame.

– Alors, vous allez faire enquête ?

– Certainement.

– Je vous ai fait préparer une chambre.

Maintenant je veux que vous me mettiez au courant de toutes trouvailles. Vous comprenez, j'ai peur qu'un scandale éclate dans la famille et je voudrais l'atténuer.

– Je vous comprends, madame. Votre nièce m'a dit que vous aviez déshérité votre fils ?

– Il était insupportable. Il a promis de se venger.

– Vous craignez que quelqu'un de la maison aie décidé de le supprimer avant qu'il ne mette ses idées à exécution,

– Je n'ose m'arrêter à cette pensée.

– La police est venue ? demanda le Domino.

– Oui, un gros homme accompagné de deux autres.

– Oui, je le connais, c'est Théo Belœil.

Le Domino se leva :

– Alors madame, j'aimerais bien connaître les autres membres de votre famille.

– C'est très bien.

Elle sonna. Quelques secondes plus tard, la domestique apparut.

– Madame m'a appelée ?

– Demandez à mes trois enfants de venir me rejoindre ici.

– Bien madame.

Quelques secondes plus tard, un homme âgé d'une cinquantaine d'années, l'air bourru, entra au salon.

– Joseph, dit madame Duroc, je te présente le Domino Noir. Mon fils, Joseph.

– Ah c'est vous, ça, le Domino.

Puis, sans ajouter un mot, il alla s'asseoir dans

son coin.

Madame Duroc présenta ensuite ses deux filles qui venaient d'entrer.

Rosalie, la plus vieille, semblait d'une nervosité extrême. Elle parlait d'une voix vive et sèche.

Tant qu'à Caroline, elle avait une figure douce et tous ses traits reflétaient la bonté.

Après quelques minutes de conversation, le Domino sortit en compagnie de l'oncle Joseph.

— Vous êtes maintenant le seul homme qui vivez ici ?

— Vous le savez.

L'oncle ne semblait pas du tout décidé à tenir une conversation.

— J'espère que vous m'aiderez dans mes recherches. J'ai toujours besoin de coopération. Vous m'avez l'air d'un homme intelligent.

L'oncle Joseph parut flatté par cette remarque.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Tout d'abord, répondre franchement à mes

questions.

Les deux hommes étaient rendus à un petit jardin autour de la maison.

Ils s'asseyèrent sur un banc de pierre.

— Que voulez-vous savoir ? demanda l'oncle.

Le Domino commença :

— Le jour de la disparition de votre frère Paul, vous étiez en sa compagnie ?

— Je l'ai laissé à la sortie de la messe.

— Vous ne l'avez pas revu depuis ?

— Non.

Les deux hommes gardèrent le silence durant quelques minutes.

Le Domino le rompit :

— On m'a dit que vous vous chicaniez souvent avec votre frère.

— Ah !

— On m'a dit aussi que, la veille de la disparition de votre frère, vous vous étiez querellé avec lui. Est-ce vrai ?

Le bonhomme sembla hésiter.

– C'est vrai, dit-il à la fin.

– À quel sujet ?

– Au sujet d'un chapeau.

– Un chapeau ?

– Oui, il voulait que je mette la casquette et lui mettrait le feutre gris. Je ne voulais pas, nous nous sommes querellés.

– Voici une question importante, fit soudain le Domino. À quelle heure la messe a-t-elle fini ?

– Vers onze heures.

– Combien de temps mettez-vous pour franchir la distance d'ici à l'église ?

– Dix minutes en voiture. Une demi-heure à pied.

– Alors, comment se fait-il, que vous ne soyiez rentré qu'à midi trente.

Le bonhomme semblait embêté. Il tortillait sa moustache et ne savait que répondre.

– C'est... c'est parce que j'ai pris mon temps.

Le Domino ne s'objecta pas à sa réponse.

Il savait que l'oncle Joseph ne parlerait pas.

— Avez-vous des soupçons ? Savez-vous qui a tué votre frère ?

— Je ne vous le cache pas, je crois que c'est quelqu'un de la maison.

— Savez-vous que les soupçons peuvent porter sur vous ?

— Comment cela ?

— Vous refusez de dire ce que vous avez fait entre onze heures et midi trente.

L'oncle Joseph garda le silence, une fois de plus.

Le Domino décida que l'entretien avait assez duré.

Il se leva et entra dans la maison.

Dans l'après-midi, alors qu'il se croyait seul dans la maison, il entendit du bruit venant du boudoir.

À pas de loup, le Domino Noir s'approcha.

Il entrouvrit la porte.

Il aperçut alors, l'oncle Joseph, agenouillé devant un petit buffet, qui, une bouteille de whisky à la main, se versait une bonne rasade.

– Tiens, tiens, se dit le Domino, l'oncle aime la boisson... et il doit boire en cachette.

III

Le reste de la journée se passa sans incidents.

Le Domino questionna les domestiques mais il n'apprit rien d'intéressant.

Le lendemain matin, après le déjeuner, le Domino se rendit au boudoir où l'attendait la vieille madame Duroc.

Il lui fit part de son travail.

— Je vois que vous travaillez avec méthode, jeune homme, dit-elle, vous ne redoutez personne.

— Non... pas encore. Mais la police soupçonnera certainement l'oncle Joseph.

— À cause de son retard, je suppose ?

— Oui.

— Joseph a un drôle de caractère, fit la bonne femme, c'est un ancien militaire. Il n'aime pas

être contrarié. Il se querellait souvent avec son frère. Mais je suis certaine qu'il n'a pas tué.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Je connais mes enfants, monsieur.

Au même moment, la domestique qui s'appelait Marie entra dans le boudoir.

— Qu'est-ce qu'il y a Marie ? questionna madame Duroc.

— Mademoiselle Caroline ne répond pas. J'ai frappé à sa chambre.

— Elle n'était pas là ce matin ?

— Oui, je lui ai apporté son café comme d'habitude.

— Elle doit dormir.

— Ça m'inquiète, madame. Puis-je entrer dans sa chambre ?

— C'est bien, allez-y. Monsieur De Guise, voulez-vous accompagner ma bonne ?

— Certainement, madame.

Le Domino sortit à la suite de Marie.

Arrivée à la chambre de Caroline, la domestique sortit une clef et ouvrit la porte.

— Vous avez la clef de toutes les chambres ? demanda le Domino.

— La même clef sert à ouvrir toutes les portes. Comme dans plusieurs maisons.

Les deux personnes entrèrent dans la chambre.

La plus jeune des filles de madame Duroc était étendue sur son lit.

Elle semblait dormir, mais ses yeux étaient ouverts.

Le Domino s'approcha.

Il prit le bras de la jeune fille et tâta son pouls.

— Il se tourna vers la domestique :

— Elle est morte... morte empoisonnée.

Effrayée, la domestique sortit de la chambre en courant.

Le Domino regarda autour de lui. Tout semblait en ordre.

Tout à coup, au pied du lit, il aperçut une

tasse. Une tasse qui avait contenu du café.

— Il remarqua au fond de la tasse, un dépôt. Un dépôt blanc.

— Un suicide ? un meurtre ? Il ne savait que penser.

Il entendit des pas dans le corridor, puis l'oncle Joseph, suivi de sa sœur Rosalie, entra :

— Qu'est-ce qu'on m'apprend ?... Caroline est morte ?

— Oui, répondit le Domino, morte empoisonnée.

Rosalie se mit à crier comme une folle.

— Morte... empoisonnée... on l'a tuée... le diable est dans la maison.

Puis, elle sortit en criant.

L'oncle Joseph s'approcha du Domino.

— Croyez-vous que c'est un meurtre ?

— Je ne sais pas... peut-être un suicide. Il y avait du poison dans son café. Allons trouver votre mère.

Ils descendirent au boudoir.

Toute la famille était là.

Rosalie continuait de crier comme une folle.

Denise Verdi prenait soin de sa grand-tante.

— Qui a préparé le café de mademoiselle Caroline ? demanda le Domino.

— C'est moi, dit Rosalie.

— C'est à l'aide de ce café qu'on l'a empoisonnée.

— Mon Dieu, c'est ma faute, cria Rosalie.

Et elle se mit à pleurer.

— Que devons-nous faire, monsieur ? demanda madame Duroc.

— Avertir la police de ce nouveau crime est la première chose à faire. En attendant, je vais inspecter la chambre de la morte.

Et sans ajouter un mot, le Domino remonta à la chambre de Caroline.

Il s'enferma à double tour.

— Si Rosalie n'a pas tué sa sœur, c'est que

cette dernière devait, chaque matin prendre une pilule ou quelque chose du genre. On aurait alors remplacé une de ces pilules par une autre empoisonnée. C'est la seule solution.

Il se mit à fouiller partout.

Vida les tiroirs, le garde-robe, il ne trouva rien.

Comme il allait sortir, son œil tomba sur le pied du lit.

C'était ce qu'on appelle un lit italien. Le Domino appuya sa main sur une des grosses boules de cuivre qui surmontaient chaque montant.

Un sourire sur les lèvres, il se mit à dévisser cette boule.

– C'était simple mais il fallait y penser.

Lorsque la boule fut enlevée, il regarda à l'intérieur. Il aperçut une petite bouteille.

À l'aide de ses doigts, il réussit à la sortir. Il lut. « PILULES POUR MAIGRIR. »

– C'est bien cela, je m'en doutais. On a glissé

une pilule empoisonnée dans cette bouteille.

Le Domino enfouit la bouteille dans sa poche et sortit de la chambre.

Dans le vestibule, il entrevit un homme, de haute taille à l'air morose que Marie faisait entrer dans la bibliothèque.

Le visage du Domino s'éclaira :

— Tiens, tiens. Ces messieurs de la police, et Théo Belœil à leur tête. Bonne affaire !

IV

— Tiens, Alain ! dit le gros Théo en apercevant le Domino.

— Et que penses-tu de tout ceci ?

— J'ai une théorie, mais je ne puis encore la discuter.

— Pour moi, dit Théo, nous avons affaire à une folle ou à un fou qui a la manie du crime.

— Peut-être.

Le Domino sortit la bouteille de pilules de sa poche.

— Tiens, voici une bouteille que j'ai trouvée cachée dans la chambre de Caroline. Elle devait prendre une de ces pilules, chaque matin, avec un café. C'est en buvant son café qu'elle s'est empoisonnée.

— Tu veux dire qu'on aurait substitué une de ces pilules pour la remplacer par du poison ?

– Justement.

– Très intéressant, je vais la faire examiner.

Le gros Belœil remit la bouteille à un de ses acolytes.

– Tu as fouillé la chambre ?

– Oui, et je n'ai rien trouvé.

– Alors, inutile d'y aller à mon tour, fit le gros Théo, car je suis certain que je n'y trouverais rien.

Il s'approcha de De Guise et lui parla à l'oreille.

– Tu as questionné l'oncle Joseph ?

– Oui.

– Et je suppose qu'il a refusé de te dire où il est allé après la messe ?

– Il a refusé.

– C'est un de ceux que je suspecte le plus, dit Belœil. Tu avoueras que sa conduite est étrange.

– C'est vrai, mais je crois savoir où il est allé.

– Ah !

– Tu peux faire faire des recherches par un de tes hommes.

– Ou cela ?

Le Domino lui parla durant quelques minutes.

– C'est possible, dit Belœil à la fin.

Il demanda au Domino :

– Que fais-tu, cet après-midi ?

– Rien de spécial.

– Je vais faire fouiller le lac. Nous n'avons pas retrouvé le chapeau de Paul Duroc. Et puis, on peut trouver beaucoup de choses intéressantes.

– Alors, je serai là.

Belœil se prépara à quitter les lieux. Il serra la main de son ami.

– Au revoir, Domino, et merci de ta coopération. Si tu as besoin d'aide, laisse-le moi savoir.

– Très bien, à cet après-midi.

Un peu plus tard, une voiture de la morgue vint chercher le cadavre de Caroline.

Vers onze heures, un détective vint à la maison et demanda Alain De Guise.

Madame Duroc fit appeler le Domino.

– Vous aviez raison.

– Vous avez des noms.

– Oui, voici une liste.

– Merci bien.

Le détective repartit.

Triomphant, le Domino entra dans le salon où se trouvait madame Duroc.

– De bonnes nouvelles, dit-il, je viens d'avoir la preuve que Joseph n'a pas tué son frère.

Cet après-midi là, vers deux heures, le Domino noir se rendit à la rivière où l'on avait découvert le cadavre de Paul Duroc.

Belœil était déjà là en compagnie de quelques hommes.

Au nombre du groupe, se trouvait les deux étudiants qui avaient découvert le cadavre.

Belœil les présenta au Domino.

— Je suis très heureux de vous rencontrer, jeunes gens, d'autant plus que j'aurais aimé vous poser quelques questions.

— Allez-y, monsieur.

— Tout d'abord, comment se fait-il que vous aviez découvert le corps ?

Belœil s'éloigna. Il savait d'avance la réponse, il l'avait posée plus d'une fois.

— Avez-vous vu les journaux ? demanda l'un d'eux.

— Oui.

— Alors, c'est moi qui suis arrivé le premier sur les lieux du drame.

— Tant mieux, tant mieux, fit le Domino.

— Nous nous promenions, mon camarade et moi, au bord de la rivière. Nous cherchions des insectes et des plantes rares.

— Parvenu au pont, j'aperçus dans l'eau un petit paquet noir qui dégageait une odeur...

— Continuez.

— Aidé de mon ami, j'ai repêché le corps. Puis

envoyai mon ami prévenir la police. Au premier abord, je crus que l'homme n'était qu'un vulgaire quêteux. Mais je me suis trompé.

– L'homme était attaché, n'est-ce pas ?

– Oui. Les jambes étaient ligotées à la hauteur des chevilles. Les mains, derrière le dos, s'étaient détachées.

– Un instant, interrompit le Domino, les mains du mort n'étaient donc pas attachées ?

– C'est à dire, que d'après moi, elles ont dû se détacher dans l'eau.

– Mais lorsque vous avez repêché le cadavre, ses mains n'étaient pas liées ?

– Non. La corde entourait les poignets, seulement.

– La police a conservé cette corde ?

– Oui, le capitaine Belœil l'a en sa possession, je crois.

– Je vous remercie, messieurs. Vos renseignements me seront précieux.

Le Domino alla retrouver Belœil.

– Tu n'as rien trouvé, Théo.

– Non, répondit ce dernier. Nous avons fait vider le lac. Il n'y avait rien. Aucune trace du revolver ou du chapeau.

Tout à coup un détective s'approcha en courant.

– Chef, j'ai trouvé un chapeau, dans les broussailles.

Le détective remit au chef Belœil un vieux chapeau melon.

– Ce n'est pas le chapeau du mort, dit le Domino en regardant. Le mort avait un chapeau de feutre gris.

– Peut-être le chapeau du meurtrier, proposa Belœil.

– Je ne crois pas, dit le Domino, il ne l'aurait pas laissé ici.

Le Domino demanda à Belœil :

– Tu as toujours la corde qu'on a trouvée sur le mort ?

– Mais oui.

– J'aimerais la voir.
– Suis-moi jusqu'au poste, je vais te la montrer.

La corde qui avait servi à ligoter le cadavre n'avait rien de particulier. Elle était en deux bouts. Elle était usée à cause de son long séjour dans l'eau.

V

L'oncle Joseph attendait le retour du Domino avec impatience.

Aussitôt qu'Alain de Guise arriva, il l'emmena dans la bibliothèque.

– Je ne sais comment vous remercier, jeune homme.

– À propos de quoi ?

– De mon alibi.

– Mais vous n'avez pas à me remercier, vous n'aviez qu'à le dire vous-même.

– C'est vrai, mais je ne voulais pas avouer devant ma mère que j'aimais prendre de la boisson. Alors, c'est pourquoi je me taisais.

– Et aussi, parce qu'à l'endroit où vous êtes allé dimanche, on vend de la boisson en contrebande. Vous ne vouliez pas vendre vos amis.

Le Domino changea la conversation.

— Comment est votre sœur Rosalie ?

— Elle a toujours sa crise de nerfs. Elle est bien fatigante.

— La mort de Caroline et de Paul n'ont pas l'air de vous affecter beaucoup.

— Je ne les aimais pas. Ni l'un ni l'autre. Mais ne parlons pas des morts.

— Entrons plutôt, fit le Domino, l'heure du souper est arrivée.

On passa le reste de la soirée à causer de choses et d'autres.

Madame Duroc monta à sa chambre de bonne heure. Peu à peu, les autres habitants de la maison la suivirent.

Le Domino se mit au lit en souhaitant de prendre une bonne nuit de repos. Le lendemain il voulait assister à l'enquête préliminaire au sujet des deux victimes.

Tout à coup, vers une heure du matin, le Domino s'éveilla en sursaut. Il venait d'entendre

du bruit dans le corridor.

Lentement, il se leva et ouvrit sa porte.

Au bout du corridor, il aperçut une ombre debout. Elle se tenait une main et semblait en proie à de vives douleurs.

Le Domino s'approcha et reconnut l'oncle Joseph.

Une tache sombre semblait se détacher de sa main et gouttait de façon horrible au bout des doigts.

Au même moment, tante Rosalie sortit de sa chambre et apercevant son frère, elle se mit à crier comme une folle.

L'oncle Joseph se cacha prestement la main derrière son dos.

Denise Verdi sortit à son tour, à moitié endormie, les cheveux tombant sur ses épaules.

— Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce que vous faites ici, tante Rosalie ?

— Ses mains... regardez ses mains... cria Rosalie.

Madame Duroc rejoignit le petit groupe.

– Que signifie tout ce tapage ?

L'oncle Joseph ne répondit pas.

– Joseph ! Ne m'avez-vous pas entendue ?

Le Domino s'avança. Il était temps.

L'oncle Joseph se serait affalé par terre si le Domino ne l'avait retenu.

– De la lumière. Vite.

Denise tourna le commutateur.

Le Domino se pencha sur la blessure et constata avec soulagement qu'elle n'avait rien de grave.

Une déchirure profonde au poignet.

Mais la tache profonde parvenait surtout de la teinture d'iode que l'oncle Joseph n'avait pas ménagée.

Le Domino soutint l'oncle Joseph et l'aida à entrer dans sa chambre, où ce dernier se recroquevilla au bord du lit en marmonnant de façon inintelligible.

– Où vous êtes-vous fait cela ? demanda le Domino.

L'oncle Joseph leva la tête.

– Occupez-vous donc de ce qui vous regarde, grommela-t-il.

– Oh, alors, toutes mes excuses.

Le Domino se dirigea vers la porte.

– J'espère que vous irez tout à fait bien.

Il tourna la poignée de la porte.

L'oncle Joseph le rappela :

– Ne me laissez pas... j'ai soif... Demandez à Denise, elle me trouvera quelque chose. C'est elle qui a les clefs...

Heureusement, le Domino noir rencontra la jeune fille dans le corridor.

– Entendu, dit-elle à la demande du jeune homme. J'irai vous le porter. A-t-il vu la personne qui l'a attaqué ?

– Il ne veut rien dire.

La jeune fille partit et le Domino revint auprès

du lit de Joseph.

– J'ai toujours cru que l'iode était un bon médicament, habitude de régiment. Mais je ne l'ai pas ménagé... tout un flacon.

– Il faudrait vous panser, dit le Domino.

– Prenez un morceau dans ce tiroir.

À ce moment, Denise entra apportant une bouteille de brandy.

– Ah, tu es gentille, dit l'oncle. Verse-moi un verre. C'est la meilleure médecine.

La jeune fille s'approcha et poussa un petit cri en voyant la main de son oncle.

– Comment est-ce arrivé ?

– Comment c'est arrivé ? dit l'oncle après avoir bu... c'est une histoire idiote... un chat... un chat qui est entré dans ma chambre. Tiens, regarde, la fenêtre est entrouverte, il est entré par là. J'ai voulu le chasser, il m'a griffé.

Ses deux auditeurs semblaient sceptiques. Il continua :

– Je me suis dit que les égratignures de chat

pouvaient être venimeuses, c'est pourquoi j'ai pensé à la boîte de secours.

La jeune fille ouvrit la bouche pour poser une question.

– Ne discutez pas, reprit l'oncle, j'ai pris le chat par la peau du cou, et il m'a égratigné.

Denise Verdi se leva :

– Où vas-tu ? demanda Joseph.

– Chercher quelque chose pour vous faire un bon pansement. Demain, le docteur vous verra.

Aussitôt que la jeune fille eut terminé son travail elle sortit de la chambre de son oncle suivie du Domino.

– Qu'est-ce qui a bien pu se passer ?

– Je ne sais pas... mais ne soyez pas inquiète.

Elle s'éloigna et éteignit la lumière, puis entra dans sa chambre.

Le Domino restait là, debout, réfléchissant.

Puis il se dirigea vers sa chambre.

En passant vis à vis de celle de l'oncle Joseph

pour regagner la sienne, il entendit un faible bruit et s'arrêta.

Lorsqu'il se remit en marche son visage était devenu très grave.

Le bonhomme venait de s'enfermer à double tour.

L'oncle Joseph avait-il été victime d'un attentat ?

Et pourquoi le Domino avait-il cette mine déconfite ?

VI

Le lendemain, Alain de Guise se rendit à la cour où avait lieu l'enquête préliminaire en rapport avec la mort de Caroline et Paul Duroc.

On passa en premier le cas de Caroline.

Des experts vinrent révéler que la bouteille contenait bien quelques poussières d'un poison violent.

Après quelques minutes de réflexion seulement, le jury revint.

Le verdict était clair. SUICIDE OU MEURTRE PAR EMPOISONNEMENT.

Puis on en vint à l'affaire de Paul Duroc.

Tout d'abord, on fit comparaître les deux étudiants qui avaient découvert le cadavre.

Puis vint le tour de l'oncle Joseph.

— Votre nom ? demanda le juge.

– Zacharie, Léonidas, Joseph Duroc.

– Votre profession ?

L'oncle toussa un peu puis :

– Rentier.

– Vous êtes l'un des dernières personnes à avoir vu votre frère vivant ?

– Je l'ai vu sortir de la messe. C'est tout.

– Après la messe, vous n'êtes pas retourné en voiture ?

– Non, à pied.

– Alors comment ce fait-il que vous ne soyiez arrivé à la maison qu'à midi et trente alors que la messe s'est terminée vers onze heures.

– Voici votre honneur. Je suis allé chez des amis, prendre un verre de boisson. Nous avons bu ensemble jusque vers midi, puis je suis retourné à la maison.

– Vous jurez ne pas avoir revu votre frère après sa sortie de l'église.

– Je le jure.

– C'est très bien, vous pouvez vous retirer.

L'oncle Joseph sortit de la boîte. Il semblait très nerveux.

On appela ensuite le médecin légiste.

– À quelle heure, Paul Duroc est-il mort ?

– Vers midi dix.

– Précisez.

– Le plus tôt peut-être... midi, le plus tard midi quart

– Et de quoi est-il mort ?

– Une balle de revolver tirée à bout portant dans la tête.

– Est-il mort sur le coup ?

– Oui, car il n'est pas mort par asphyxie.

– C'est bien, vous pouvez vous retirer.

Le dernier témoin appelé fut Denise Verdi.

– Mademoiselle, vous êtes revenue de la messe en compagnie de vos trois tantes ?

– Oui, votre honneur.

– À quelle heure êtes-vous arrivées à la

maison.

– À onze heures un quart.

– Entre onze heure et midi et quart, êtes-vous toujours restée avec vos tantes ?

– Non, je suis montée à ma chambre. Je suis descendue à midi moins le quart et nous nous sommes mises à table,

– Donc, entre midi moins quart et midi et quart, vous étiez en compagnie de vos trois tantes ?

– Oui, votre honneur.

– C'est tout, merci.

Avant de terminer la séance, on appela trois témoins, qui vinrent collaborer les dires de l'oncle Joseph à propos de l'emploi de son temps le dimanche matin.

Le jury se retira pour délibérer.

Au bout de vingt minutes, le président annonça ce que tous attendait :

MEURTRE PAR UNE OU PLUSIEURS PERSONNES INCONNUES.

Le Domino noir sortit de la salle en compagnie de Denise et de l'oncle Joseph, qui semblait très faible.

Ils montèrent en voiture et se firent conduire à leur demeure.

Mais pendant ce temps, deux hommes à l'allure louche qui venaient d'assister à l'enquête préliminaire, étaient attablés devant une bouteille de bière.

L'un était plutôt petit, mais il était bâti comme un colosse. Il avait des mains et des bras d'une grosseur démesurée.

L'autre avait l'air d'un ivrogne. Grand, la casquette sur le coin de la tête, il semblait être le « boss » de l'autre.

– Écoute, fit le p'tit homme... on serait peut-être mieux de tout dire.

– Tais-toi Pit, commanda l'autre. Tu veux avoir ta part du magot ?

– Tu sais bien que oui.

– Alors ta gueule ! Je suis sûr que ça va réussir.

- Mais comment vas-tu t'y prendre ?
- Ne crains rien, Charles Perron a plus d'un tour dans son sac.
- C'est égal, je ne suis pas très rassuré.
- Écoute, Pit, nous n'avons rien à perdre et tout à gagner. Pourquoi ne pas essayer.
- Comme tu voudras. Mais n'oublie pas le tiers.
- Le tiers...

Les deux hommes se mirent à ricaner.

- Tu sais, reprit celui qui se nommait Charles Perron, la vieille Duroc est une de mes tantes.
- Vrai ?
- Certainement. Ma mère était la sœur de son mari... tu comprends, elle me reconnaîtra... j'aurai beaucoup plus de chances.
- Tu as raison.

Le petit homme commanda d'autres bouteilles de bière.

- Non, mais tu parles qu'on est chanceux.

- Comment cela ? dit Perron.
- Eh bien, si on n'avait pas suivi ce Paul Duroc, ce dimanche-là, l'affaire serait à l'eau.
- C'est moi qui ai eu l'idée.
- Je le sais, et c'est pour ça que tu auras le tiers. Ils dégustèrent leur bière en silence durant quelques secondes.
- Quand iras-tu ? reprit celui qui se nommait Pit.
- Mais ce soir, ce soir.
- Déjà ?
- Pourquoi attendre ?
- Je ne sais pas.
- Attendre que la police aie tout découvert. J'y vais ce soir.
- Tu as raison.
- J'attendrai qu'il fasse noir. Ça aura plus d'effet.
- Et Perron se mit à rire.
- J'ai hâte de voir la tête de la vieille lorsque

j'y raconterai l'histoire que je sais.

– Il y a longtemps que tu ne l'as pas vue ?

– Qui ?

– La vieille ?...

– Je l'ai vue il y a cinq ans. Elle m'a passé de l'argent.

– Ah, comment cela ?

– Des lettres de ma mère que j'avais trouvées. Des lettres qui auraient fait fureur si elles avaient été publiées. Alors tu comprends, la vieille a payé.

– Et tu crois qu'elle paiera encore.

– J'en suis persuadé.

– Quand te verrai-je ?

– Tiens-toi autour de la maison, cette nuit, j'essaierai de communiquer avec toi.

– Entendu Charlie !

– Buvons à notre succès.

Et les deux voyous levèrent leurs verres.

VII

Théo Belœil venait d'arriver chez les Duroc.

Il voulait questionner l'oncle Joseph, au sujet de l'incident de la nuit dernière.

Installé dans le salon, en compagnie du Domino, il attendait l'arrivée de Joseph que Marie était allée prévenir.

Mais Marie revint sans l'oncle Joseph.

Elle dit au gros Théo :

– Monsieur Joseph demande de bien vouloir monter à sa chambre. Il est très faible. L'enquête l'a fatigué et il est couché.

– C'est très bien. Nous y allons. Conduisez-nous.

– Inutile, interrompit le Domino, je sais le chemin.

L'oncle Joseph n'était pas couché.

Il était assis devant le feu, ses cheveux en désordre et sa moustache en broussailles. Il arrivait presque à émouvoir, avec ses gros membres recroquevillés, son bras en écharpe, les yeux injectés de sang.

Théo Belœil ne voulant pas déranger le bonhomme trop longtemps se décida à attaquer le sujet immédiatement.

— Monsieur Duroc, dit-il, je suis venu vous poser quelques questions au sujet de l'incident de la nuit dernière.

L'oncle Joseph gardait un silence défiant.

— Comment vous êtes-vous blessé ? demanda Théo.

— On vous l'a raconté, c'est un fait insignifiant. Je dors toujours ma fenêtre ouverte. Hier un gros chat s'est glissé par là et m'a réveillé en grattant le tapis avec ses griffes.

— Je comprends.

— Or, je déteste ces animaux. Vous pensez si je l'ai empoigné sans ménagement pour le jeter dehors. Furieux, il m'a égratigné et, en sortant

chercher de l'iode, j'ai donné l'alerte sans le vouloir. C'est tout.

Belœil nota le récit sur son carnet.

Puis, il leva les yeux :

— Puis-je voir votre main, monsieur Duroc.

— Ceci dépasse vos fonctions, cria le bonhomme gonflé de colère.

Belœil ignora l'insulte et dit d'une voix calme :

— J'aimerais la voir.

Il allait s'attirer un autre refus, lorsque le Domino dit à l'oncle Joseph :

— Je vous aiderai pour le bandage.

Il reçut un regard mauvais.

— Faites-en à votre tête, mais ne vous en prenez pas à moi, si le médecin proteste.

La plaie mise à nue, Belœil se leva pour l'examiner, et une certaine raideur apparut dans sa contenance.

— Auriez-vous l'obligeance, monsieur Duroc,

de me redire comment vous vous êtes coupé ?

L'oncle Joseph semblait très en colère :

– Est-ce que je vais passer ma vie à le répéter... Un chat... vous connaissez ça, un chat, eh bien, un chat est entré par ma fenêtre et m'a griffé. Est-ce trop pour votre compréhension.

– Décrivez-moi le chat, dit le gros Belœil tenant bon.

L'oncle Joseph éclata :

– C'était un gros chat noir. Il avait quatre pattes, une queue et une tête. Vous êtes content ?

Belœil garda le silence.

L'oncle Joseph continua :

– J'en ai vu de semblables en Afrique... un gros chat... de haute taille... et très féroce...

– Celui d'hier, vous le connaissiez ? demanda lentement le Domino.

– Non, je ne crois pas.

Belœil écrivait toujours.

– Votre lumière était-elle allumée ou éteinte ?

- Éteinte...
- Alors comment avez-vous su que c'était un chat ?
- Quoi ?
- Je répète ma question, dit Belœil, comment avez-vous su que c'était un chat ?

C'en était trop. Le bonhomme était véritablement en colère.

– C'est simple, cria-t-il, il a fait « miaou, miaou ». Maintenant, sortez, j'en ai assez de toutes ces questions imbéciles. Laissez-moi me reposer.

Sans ajouter un mot, le Domino et Belœil sortirent.

VIII

Vers quatre heures de l'après-midi, le gros Théo Belœil était reparti.

Aussitôt après son départ, le Domino alla trouver madame Duroc.

— Madame Duroc, j'ai une faveur à vous demander.

— Allez-y, jeune homme.

— Il faudrait que vous quittiez cette maison.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Il le faut, madame Duroc. Non seulement vous, mais toute la famille.

— Mais pourquoi, grand Dieu ?

— Parce que tous, vous courez un grand danger.

— Expliquez-vous.

— Je ne puis pas, pas immédiatement.

Madame Duroc se leva.

— Eh bien, je regrette jeune. Mais nous devons tous rester ici.

— C'est très bien madame. Vous l'aurez voulu.

La vieille dame s'arrêta :

— Vraiment vous m'effrayez. Que devons-nous faire pour nous préserver.

— Il faudrait ni boire ni manger et passer votre vie enfermés dans une armure, bien fermée de tous côtés.

Madame Duroc sortit sans ajouter un mot. Elle semblait très en colère.

Mais que voulait donc dire le Domino ?

Vers onze heures, on sonna à la porte d'entrée.

Tous les habitants de la maison, sauf les domestiques, étaient réunis au salon.

— Allez ouvrir Marie, ordonna madame Duroc.

La jeune domestique se dirigea vers la sortie.

On l'entendit ouvrir la porte, puis quelques mots s'échangèrent entre elle et un inconnu.

Puis, on entendit des pas dans le corridor, et un homme à la figure de brute apparut, dans la porte du salon.

– Bonsoir tout le monde.

Les yeux se portèrent tous vers madame Duroc.

Cette dernière conservait son calme habituel.

– Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

L'homme eut un rire sarcastique.

– Allons, ma tante... vous n'avez plus de mémoire... Charles, petit neveu Charles.

La vieille se passa la main sur le front :

– Oui, je me souviens... Et qu'est-ce que tu viens faire ici, vaurien ?

– Voyons, ma tante, pas d'insultes.

– Charles, dit-elle en se levant, accompagnez-moi dans ma chambre, je vais vous parler.

Mais ce dernier ne semblait pas décidé à la suivre.

– Je regrette, mais je préfère demeurer ici. À

partir d'aujourd'hui, je suis le maître dans cette maison.

L'oncle Joseph ne put s'empêcher de lui cracher à la figure :

– Crapule, que viens-tu faire ici.

Lentement Charles se leva, et s'approcha de Joseph.

– Je viens de dire à ta mère... pas d'insultes... tu n'as donc pas compris ?

Puis, il cingla son adversaire d'un revers de main tel que Joseph vacilla, livide de saisissement et de douleur.

Sans perdre une seconde, le Domino se plaça entre les deux combattants.

Charles Perron était fort comme un bœuf, mais le Domino était passé maître dans ce genre de bataille.

En un tour de main, il maîtrisa son adversaire.

Se voyant maîtrisé, il cria :

– Très bien, très bien, mettez-moi dehors, mais vous le regretterez tous.

À l'étonnement général, madame Duroc fit un signe.

Le Domino lâcha son adversaire.

– Merci, ma chère tante, dit le cousin Charles.

– Il y a trop longtemps que j'attends... je vous tiens tous maintenant, et je ne vous échapperai pas.

Tout à coup ses yeux se tournèrent vers le Domino :

– Qui est ce vaurien ? La vieille tante répondit :

– Un ami de la famille.

– Je ne veux pas qu'il reste ici. Je veux qu'il parte avant la nuit.

Madame Duroc fit un signe au Domino.

– C'est très bien il partira.

Charles se croisa les jambes, tira quelques bouffées de sa cigarette et continua :

– J'ai assisté au procès ce matin. Très intéressant. Je me suis décidé à venir vous rendre visite. J'y suis, j'y reste... sinon, à la moindre

objection, vous aurez un procès criminel dans la famille... Vous sentez déjà mauvais... mais ce ne sera rien à côté de la puanteur que vous dégagerez...

La vieille tante avait repris son fauteuil.

– Que veux-tu dire ? Parle.

– Tel que vous me voyez, reprit le cousin, je suis un homme chanceux. Très chanceux.

– Comment cela ?

– Dimanche, il y a quinze jours, j'ai eu le plaisir de rencontrer Paul au sortir de la messe.

– J'ai tout vu... je sais qui a tué... et c'est l'un de vous... mais je me tairai... Je me tairai tant que je serai traité en gentleman.

Il regarda Joseph :

– Vous, le gros imbécile, gros ventru, allez me chercher une bouteille de whisky.

Tous les regards se tournèrent vers l'oncle Joseph.

Ce dernier était ivre de colère. On aurait cru qu'il allait sauter sur Charles.

Mais madame Duroc fit un geste, et Joseph comprit. Il sonna le domestique.

Lorsque Marie apparut, Charles ordonna :

– Pas un verre, une bouteille de whisky et du soda... et grouille-toi la jeune... tu as compris.

Marie regarda madame Duroc, surprise. Cette dernière dit simplement :

– Obéissez Marie.

Charles continuait de les dominer :

– J'ai pensé qu'une courte biographie de ma vie et de celle de... ma mère ne ferait pas de mal dans les journaux... pas vrai tante ?

– Quelle preuve nous apportez-vous de ce que vous dites, demanda madame Duroc.

Lentement, le cousin mit la main dans sa poche.

– Vous reconnaissiez ce chapeau... ?

Joseph laissa échapper un cri de surprise.

– C'est le chapeau de Paul.

– Tu as raison le gros, c'est le chapeau de ton

frère. Je l'ai ramassé après le meurtre.

L'oncle Joseph bondit :

– C'est toi...

– Quoi moi ?

– C'est toi qui as tué Paul ?

Charles se mit à ricaner :

– Moi ! Tu es fou.

– C'est toi, et tu veux nous faire chanter.

– Je suis peut-être un vaurien, un bandit, mais pas un meurtrier. Je sais qui a tué Paul.

– Alors, dis-le !

– C'est mon secret.

Marie interrompit la discussion des deux cousins en apportant la bouteille de whisky.

– Et en plus, dit Charles en regardant sa tante, j'ai un témoin pour prouver mes avancés.

Il se versa un grand verre de whisky.

– Je bois à votre santé.

Il le but d'un trait.

Marie vint pour sortir.

– Un instant la belle, dit Charles, préparez-moi une chambre... Tiens, celle de Paul, fera mon affaire. Je parie qu'il ne devait pas être mal installé.

Il se servit un autre verre, puis un autre encore.

Tante Rosalie dont les nerfs étaient à bout se mit à crier :

– L'Esprit du Mal... l'Esprit du Mal est dans la maison. Nous allons tous mourir.

Elle se mit à trembler comme une folle puis, s'écroula sur le tapis.

– Sortez-moi cette folle d'ici, dit Charles.

Puis, prenant une décision.

– Sortez tous. Je veux être seul.

Il cria de plus en plus fort.

– Sortez ! Sortez ! vous entendez.

Le Domino aida Joseph à faire sortir sa sœur.

Cette dernière criait toujours :

– L'Esprit du Mal... l'Esprit du Mal... c'est lui.

Mais le Domino ajoute en lui-même :

– Rosalie a raison, quelqu'un possède l'Esprit du Mal. Mais ce n'est pas la personne qu'elle pense.

Le Domino aurait-il deviné la vérité ?

– Si oui ?... Pourquoi n'arrêtait-il pas le ou la coupable ?

VIII

Tous les membres de la famille étaient passés dans la bibliothèque, laissant le salon à l'intrus.

Vers minuit et demie, madame Duroc dit au Domino :

— Il est tard. Je dois monter à ma chambre. Mais je veux que vous alliez chercher Charles et que vous l'emmenez à sa chambre.

— Je vais vous envoyer un domestique, dit madame Duroc.

Quelques minutes plus tard, le Domino Noir accompagné d'un domestique entrait dans le petit salon.

En l'espace de quelques secondes, il fut mené à sa chambre et le Domino l'enferma à double tour.

Dans sa chambre, le Domino ne dormait pas.

Assis sur le bord de son lit, il semblait guetter

quelque chose.

Soudain, il entendit un bruit venant du dehors.

Aussitôt, il se précipita à sa fenêtre et l'ouvrit sans bruit.

Il vit une ombre sur le terrain.

Tout à coup, le Domino entendit une voix, parlant très bas.

– Charles ! Charles ! C'est moi, Pit.

Le Domino remarqua que Charles avait laissé la lumière allumée dans sa chambre. Sans doute pour diriger son copain.

Sans perdre un instant, le Domino enjamba la fenêtre et se laissa glisser sur le balcon. Mais en passant vis à vis la fenêtre de Charles, il avait été éclairé.

Pit venait de prendre la fuite.

Le Domino n'abandonna pas la partie. Il fit un saut d'une dizaine de pieds et se laissa choir sur le gazon.

Alors la course commença.

Pit avait un peu d'avance sur le Domino, mais

ce dernier plus agile le rejoignait peu à peu.

Au bout de quelques minutes, il put atteindre l'homme.

Alors, une lutte terrible s'engagea. Les deux hommes étaient presque d'égale force. Pit était plus musclé que le Domino, mais ce dernier possédait la vitesse.

C'est ce qui le fit gagner.

Tout à coup, le Domino entendit des pas. Il vit qu'un homme venait vers lui.

C'était le jardinier qui habitait dans une petite cabane non loin de la maison des Duroc.

— Aidez-moi, dit le Domino, nous allons transporter ce bandit chez vous, puis nous appellerons la police.

Aidé du jardinier, il transporta Pit dans la petite cabane.

Il regardait le Domino d'un air hébété.

— Inutile de protester, Charles a parlé.

— Charles, mais qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a tout avoué.

Le Domino tentait sa chance. Il prenait un moyen détourné pour faire parler son homme.

– Avoué quoi ? Il n'a rien fait.

– Peut-être, mais il a dit que c'était toi, qui avais tué Paul Duroc.

– Ah le maudit ! Il sait que ce n'est pas moi. Il sait que c'est impossible.

– Tu es mieux de tout raconter, Pit. Sinon, la corde t'attend.

Le petit homme prit une décision.

– C'est très bien, je vais tout vous dire.

IX

À huit heures, le lendemain, Marie entra dans la chambre de l'oncle Joseph avec un bol d'eau chaude et du linge propre pour refaire son pansement.

Elle se mit à travailler en silence, puis tout à coup, elle se décida à parler.

- Monsieur Joseph ?
- Qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'oncle d'un ton bourru.
- Le Domino Noir...
- Eh bien quoi ?
- Il est parti.
- Qu'est-ce tu dis ?
- Il n'a pas couché ici. Son lit n'est pas défait.
- Dépêche-toi, finis mon pansement, je vais aller voir.

La jeune fille se hâta le plus qu'elle put.

Aussitôt que le pansement fut terminé, l'oncle Joseph alla à la chambre du Domino.

Toute la maison semblait endormie. Seuls les bruits de cuisine se faisaient entendre au rez-de-chaussée.

Joseph entra dans la chambre du Domino.

Comme Marie l'avait dit, le lit n'était pas défaits.

L'oncle Joseph aperçut la fenêtre entrouverte.

— Il doit être sorti par ici. Mais où ce diable d'homme peut-il bien être allé ?

Il se tourna vers la domestique qui était restée debout dans l'encadrure de la porte.

— Marie.

— Oui, monsieur.

— Êtes-vous entrée chez mon cousin Charles ?

— Non monsieur. J'ai frappé, mais on n'a pas répondu. Il doit dormir profondément.

— Allez chercher son déjeuner. Je vais aller lui

porter. Il est préférable que vous n'entriez pas seule.

Marie descendit en hâte, et Joseph se dirigea vers la chambre de son cousin.

Quelques instants plus tard, la domestique revint portant un plateau.

Elle frappa à la porte, mais ne recevant toujours pas de réponses, Joseph introduisit la clef dans la serrure et ouvrit la porte.

Une lumière jaunâtre éclairait la chambre.

Tout à coup, Joseph se retourna. Marie venait de pousser un cri.

– Qu'est-ce que vous avez ?

– Là, là.

Elle montrait du doigt, des vêtements, des draps épars sur le sol. Un spectacle horrible, s'offrait à eux.

Le cousin Charles, mort... recroquevillé sur lui-même comme s'il avait eu d'affreuses convulsions.

Joseph très impressionné s'avança d'un pas

chancelant vers le cadavre et se pencha sur lui.

Une forte odeur d'amandes amères se dégageait.

Marie avait eu l'idée de refermer la porte.

– Inutile de donner l'alarme. Qu'est-il arrivé ?

– Il est mort... dit Joseph avec stupeur.

– Mort ?... comment ?

– Empoisonné, je crois... prévenons la police.

Quelques minutes plus tard, Marie revenait.

– J'ai appelé au poste de police, dit-elle. Le chef Belœil vient immédiatement. J'ai parlé au Domino Noir.

– Qu'est-ce que vous dites ?

– J'ai parlé au Domino.

– Mais où est-il ?

– Au poste. Rosalie était près de moi et je n'osais expliquer ce qui s'était passé. En voyant cela, la personne qui était à l'appareil m'a passé le Domino. Il a simplement dit : « Vite Marie, qui est-ce ? »

J'ai répondu : M. Charles.

– Et il a dit ?

– Dieu soit loué !

X

Tout le monde était debout, lorsque Belœil, suivi de deux détectives et du médecin légiste, arriva à la maison.

Le Domino les accompagnait.

Le Domino marcha vers l'escalier.

— Venez, dit-il à Belœil et à ses hommes. Il faudra avertir toute la maison, mais on s'en occupera plus tard.

Le cortège s'arrêta devant la porte de la chambre de Charles.

Le Domino introduisit la clef dans la serrure et la porte s'ouvrit.

Belœil se tourna vers l'oncle Joseph qui les avait suivis.

— Je vous prie de vous retirer chez vous, pour l'instant.

Il s'attira une riposte furieuse.

— Au lieu de me donner des ordres dans ma propre demeure, je vous prie plutôt de vous mêler de vos affaires.

Là-dessus il entra dans sa chambre en faisant claquer sa porte.

En entrant dans la pièce où se trouvait le cadavre de Charles, le docteur déclara aussitôt :

— Du cyanure, dit-il. L'odeur est forte et très significative... Puis-je commencer mon examen ?

— Un instant, docteur, fit Belœil.

Il se tourna vers le Domino.

— Allez-y, prouvez que vous avez vu juste.

Le Domino se mit au travail.

Au même moment, on entendit des cris dans le corridor.

Belœil ouvrit la porte.

C'était la tante Rosalie qui avait une nouvelle crise de nerfs.

— La police est dans la chambre de Charles,

criait-elle. Un autre malheur est arrivé. Je suis certaine.

L'oncle Joseph sortit de sa chambre et entraîna sa sœur au salon.

Madame Duroc était là. Elle regarda Joseph en face et lui demanda :

– Joseph, qu'y a-t-il ? Parlez.

– Le cousin Charles est mort, répondit-il brutalement. Ivre-mort, c'est le cas de le dire. Peut-être empoisonné, car il y avait une drôle d'odeur dans la chambre.

– Oui, oui, on l'a tué, cria Rosalie... je vous l'ai dit, l'esprit du mal est dans la maison.

Au même moment, un détective entra au salon. Il s'approcha de l'oncle Joseph.

– Monsieur Duroc ?

– C'est moi.

– Voulez-vous monter, le chef Belœil voudrait vous parler.

– C'est bien, j'y vais.

Au moment où l'oncle Joseph pénétrait dans la

chambre, il entendit Belœil qui disait :

– Nous savons tout, maintenant... Il ne reste plus qu'un dernier point à éclaircir.

Il aperçut l'oncle Joseph.

– Ah, vous voilà, monsieur Duroc.

L'oncle Joseph, mal à l'aise, braquait son regard sur le cadavre qu'il devinait sous le linceul.

Le Domino prit la parole.

– Oncle Joseph, dit-il, oubliant toute formule cérémonieuse, nous sommes à la dernière étape du mystère qui a si longtemps pesé sur nous. Il ne reste qu'un point à éclaircir et nous comptons sur votre intelligence, votre bonne volonté et votre coopération.

Le bonhomme bondit comme un saumon sur une mouche volante.

La manière était bonne.

– Mon garçon... comptez sur moi.

– Ce chat... dit le Domino, c'est bien dans cette chambre qu'il vous a griffé ?

L'oncle Joseph ne savait que répondre.

S'il disait oui, il démentait sa première version.

S'il répondait négativement, il s'enfonçait dans son mensonge.

Il décida d'être beau joueur, et répondit affirmativement.

— Lorsque vous êtes entré ici cette nuit-là, continua le Domino, vous vous êtes servi de votre propre clef pour ouvrir ?

— Oui.

— Vous n'avez pas allumé la lumière ?

— Non.

— Que s'est-il passé exactement ?

L'oncle Joseph semblait hésiter.

Belœil intervint.

— Monsieur Duroc, je vous promets que tout ce que vous nous révélez restera entre nous.

Le bonhomme se tourna vers le Domino sans s'occuper de Belœil.

– Pour tout avouer... mon ami, j'étais très secoué, ce soir-là, et... j'avais besoin de stimulant... je voulais me remonter.

– Je comprends.

– Donc, continua l'oncle Joseph, après m'être déshabillé, j'ai senti que... non vraiment, je ne pouvais pas me passer d'un cordial. La carafe en bas était vide... les placards à provision fermés à clef... mais tout à coup... je me souvins que cet animal de Paul possédait dans sa bibliothèque quelques livres truqués...

Il désigna le petit meuble.

– Vous comprenez ce que je veux dire : la reliure est creuse et on peut dissimuler dans cette sorte de boîte tout ce qu'on veut.

Les deux hommes ne perdaient plus une de ses paroles.

– Dans l'une d'entre elles... ce gros livre brun, là-bas.

Paul avait l'habitude de mettre en réserve une goutte de whisky.

– Alors vous êtes venu ?

– Je me suis glissé ici, mais je n'ai pas allumé pour ne pas révéler ma présence. D'ailleurs je pensais atteindre le livre sans difficultés, sachant où il était.

Le Domino prit la parole :

– Êtes-vous allé jusqu'à la bibliothèque.

– J'ai traversé doucement la pièce... comme ceci.

Il répéta ses gestes et lorsqu'il eut presque atteint le but de sa course, il se retourna :

– Que s'est-il passé ? demanda Belœil.

– Je ne peux le dire exactement... je croyais être seul, mais lorsque je tendis la main, quelque chose m'attrapa... J'ai reculé... et je suis sorti, j'ai fermé la porte à clef derrière moi, espérant ainsi emprisonner le coupable.

– C'est alors que vous êtes allé chercher l'iode ?

– Oui.

– Mais pourquoi n'avoir pas raconté cela tout de suite.

— Le lendemain, j'ai trouvé la chambre vide. C'est pourquoi j'ai préféré croire qu'il s'agissait d'un chat.

— Vous n'avez pas essayé de prendre la bouteille depuis ?

— Non.

Le bonhomme se pencha pour prendre le gros livre.

D'une tape, le Domino lui fit voler le poignet en l'air :

— Nous l'avons, Théo, dit-il.

L'oncle Joseph recula. Belœil s'était approché.

Avec d'infinies précautions, le Domino s'approcha du livre et en arracha la reliure.

Un murmure de surprise échappa à tous.

— Vous voyez, dit le Domino, c'était simple... un jeu d'enfant... mais très efficace.

Enfoncé sous le rayon supérieur et adroitement dissimulé par le liseré de cuir se trouvait un canif très effilé, la pointe en bas.

Le piège était placé de telle façon, que toute

personne tendant la main pour prendre le livre devait se faire écorcher le poignet par la lame.

— Tenez, docteur, apportez ceci, dit le Domino en lui donnant le couteau. Je suis certain que vous trouverez des traces de poison sur la lame. On comptait que monsieur Duroc viendrait plus tôt prendre cette bouteille... et dans ce cas-là, la violence du poison n'aurait pas été affaibli par l'air.

L'oncle Joseph était pâle.

— J'aurais pu y passer.

— C'était l'intention du coupable ? dit Belœil.

L'oncle Joseph demanda timidement :

— Et... le coupable... qui est-ce ?... Charles ?

— Non, répondit le Domino, ce n'est pas Charles. C'EST VOTRE FRÈRE PAUL.

X

Madame Duroc reçut le Domino dans le salon.

Ce dernier la mit au courant de ses dernières découvertes.

Lorsqu'il eut terminé, la vieille femme dit :

— Je ne suis pas surprise de ce que vous me dites. Paul était fou, de manières étranges et dangereuses. Mais racontez-moi donc en détail ce qui s'est passé, je ne comprends pas tout.

— Tout d'abord, commença le Domino, nous étions tous dans l'erreur, car nous croyions que Paul avait été assassiné. Tout l'indiquait. Cependant chacun de vous avait un alibi solide. J'étais dérouté. Puis survint la mort de votre fille Caroline.

— C'est encore Paul qui l'a tué ?

— Oui. Je ne croyais pas au suicide dans ce cas-ci. J'ai découvert le tube de pilules dans le

pied du lit. Dans ce tube, les pilules étaient placées de telle façon qu'une pouvait sortir à la fois.

Le Domino alluma une cigarette, puis continua :

– Le meurtrier n'avait qu'à changer une de ces pilules pour du poison et il pouvait calculer la date de son assassinat. Je commençai à suspecter de plus en plus Paul. Mais il était impossible de prouver que Paul s'était suicidé.

– L'accident de Joseph, demanda madame Duroc.

– Encore un coup de Paul. Mais Joseph ne voulut point dire la vérité. Il nous raconta cette histoire de chat. J'ai cru alors qu'il voulait préserver quelqu'un. Si ça aurait été vrai, il y aurait eu un meurtrier dans la maison et toutes mes déductions étaient fausses. Mais je persistai quand même dans mon attitude. C'est le cousin Charles qui m'a apporté la clef du mystère.

– Comment cela ?

– Charles avait assisté au drame. Au suicide de

Paul. Mais il n'était pas seul. Il l'a dit lui-même, il avait un témoin. J'ai compris tout de suite leurs manigances. Ils voulaient vous faire chanter.

— Je me dis alors que son ami avait dû rester dans les parages et qu'il essaierait de rentrer en communication avec lui durant la nuit. Alors je ne me suis pas couché et j'ai attendu à la fenêtre. Mes efforts ont été couronnés de succès

— Le bandit est venu ?

— Oui et, après une courte lutte, je réussis à capturer cet homme qui s'appelait Pit.. Grâce à des moyens détournés que je ne vous conterai pas, j'ai réussi à le faire avouer. Charles et cet homme étaient amis depuis longtemps. Ils avaient l'intention de cambrioler votre demeure. Or ce dimanche-là, en sortant de la messe, Charles aperçut son cousin Paul. Il vit que ce dernier ne montait pas en voiture. Alors ils ont décidé de le suivre afin de faire main basse sur son argent.

Mais au lieu de prendre la route pour se rendre chez lui, Paul prit un chemin détourné. Charles flairant l'anormal résolut de le suivre jusqu'au bout avec son compagnon.

Tout à coup, Paul disparut à leurs yeux, rendu près du pont de bois. Distinguant mal, ils se rapprochèrent et alors, tout à coup, portant un paquet de corde dans une main et un objet indistinct dans l'autre, Paul réapparut.

Ils n'eurent que le temps de se dissimuler derrière un gros bouquet de saule au bord de la rivière. Tout à coup ils aperçurent Paul, debout sur le bord du pont qui s'attachait les jambes.

Puis, un geste... une détonation... il tomba dans l'eau qui jaillit en les éclaboussant.

— Quoi qu'il en soit, je me rends compte, maintenant, qu'en le déshéritant, je lui ôtais peut-être sa dernière raison de vivre : cela a sans doute contribué à ses crimes qu'il n'aurait pas osé commettre s'il avait vécu.

— Pourtant, dit le Domino, dès le début, il faillit échouer. L'essentiel, c'était le revolver...

— C'est vrai... dit la vieille femme en souriant, excusez-moi de vous avoir interrompu. Vous disiez que le corps de Paul venait de tomber dans la rivière...

Le Domino continua son récit :

– Charles et son ami se précipitèrent alors sur le pont. Ils se penchèrent et aperçurent le cadavre, descendant lentement la course de l'eau... Ils réfléchissaient aux mesures à prendre devant ce suicide apparent, lorsque Charles aperçut sous le parapet opposé à celui sur lequel Paul était monté avant de mourir, un objet qui s'y trouvait pris.

C'était un gros revolver de l'armée. Il fut surpris de voir une cordelette. Il tira environ douze pieds de cette grosse ficelle. À l'autre bout., un morceau de fer y était attaché.

– Je ne sais pas bien...

– Voici : Paul était debout d'un côté du pont. Il tenait le revolver à la crosse duquel était attachée la corde ; cette corde terminée par le morceau de fer, pendait par-dessus l'autre parapet de l'autre côté.

Le morceau de fer était retenu par la force que Paul exerçait ; mais le coup tiré, les muscles de sa main devaient se détendre et l'arme plus légère que la masse de fer était alors attirée par elle. Elle

tombait ainsi à l'eau, loin du cadavre, ce qui dissimulait encore la possibilité de découvrir le suicide.

— Mais où est l'insuccès ?

— Pit dit que la corde resta prise entre deux pierres. Charles calcula en un clin d'œil le parti à en tirer s'imaginant qu'il pourrait monnayer ce secret. Reliant les deux objets ensemble, il les lança au loin en disant : Multiplions les difficultés.

— Que de ruse chez Paul, je ne l'aurais jamais cru capable de tout faire cela. C'est un véritable esprit du mal.

Le Domino se leva. L'entrevue était terminée.

— Il va falloir que vous quittiez votre demeure durant quelques jours, madame.

— Ah, pourquoi donc ?

— Il est maintenant dangereux de demeurer ici. Paul a peut-être tendu plusieurs autres pièges.

— Je comprends. Nous ferons comme vous le désirez.

– Il ne faut pas que d'autres malheurs arrivent.

– Je vous comprends, mon enfant.

Une fois de plus on remercia le Domino pour l'énorme service qu'il avait rendu.

Au volant de sa voiture, Belœil déclara :

– Tu nous as été d'une grande utilité, Alain, déclara-t-il au Domino, sans toi le mystère ne se serait jamais éclairci.

– Mais, non, voyons. Tu y serais parvenu... lentement peut-être, mais tu y serais parvenu. J'en suis certain.

Le gros Théo se gonfla d'importance devant le compliment.

– Je suis content que tu reconnaises mes capacités... jeune homme.

Cet ouvrage est le 805^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.